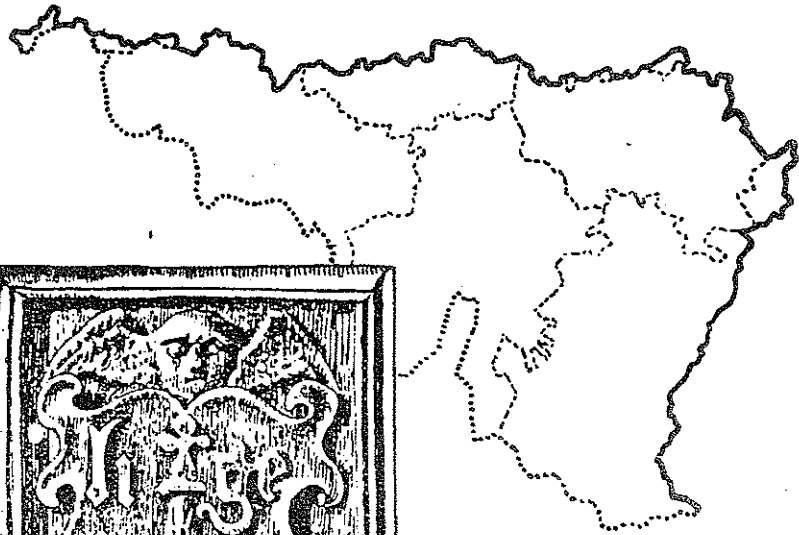


marche romane



GILLES CORROZET
TRADITION DE L'EMBLEME, TAXONOMIE ZOOLOGIQUE
ET MORALE DE L'ESPACE

«Ainsi voit-on, prophetes de noz maux,
Et de nos biens, naistre des animaux (...)
IL a donné en cette terre large
Par sa bonté aux animaux la charge
De tel soucy, pour ne douter de rien,
Ayant chez nous qui nous dit mal et bien
De là sortit l'escolle de l'Augure
Merquant l'oyseau, qui par son vol figure
De l'advenir le pront evenement
Ravy de Dieu : et Dieu jamais ne ment.»

RONSARD, 6^e Livre des Poèmes, Le Chat.

1540 (1), une dizaine d'années allait encore s'écouler avant que l'*Historia animalium* (2) de Conrad Gesner n'entame le récollement et la systématisation des vues

(1) Cette date semble bien, en dernière analyse, celle de l'édition princeps de l'*Hécatomgraphie* de Gilles Corrozet chez Denis Janot «demourant en la Rue neufve nostre Dame, à l'ensei-

portées sur le monde animal d'Aristote (3) à Belon et Rondelet (4). Il n'allait négliger ni Pline (5), ni Aélien (6), ni ses propres observations, ni l'appareil précieux des *Etymologies* d'Isidore de Séville. Mais, l'élan futur des sciences naturelles demeurerait encore un esprit.

Cependant, presque vingt ans s'échappaient depuis la première publication des *Emblèmes* de Maître Alciat à Milan (7); depuis 1499 déjà, l'*Hypnerotomachia Polifet*,

ne paraîtront qu'en 1634 — *Insectorum sive Minimorum animalium theatrum* — sous l'égide de Turquet de Mayenne, le second publiera en 1587, l'*Historia animalium lib. V, qui est de serpentium natura (...)*, complétant ainsi le carnaval des animaux.

(3) «Entre 1529 et 1539 toute l'œuvre d'Aristote est imprimée à Lyon et Paris, avec les commentaires padouans». Callot (Émile), *La Renaissance des sciences de la vie au XVI^e siècle*, Paris, P.U.F., 1951, pp. 13-14. Redira-t-on assez combien l'histoire naturelle bénéficie du retour à la tradition antique; elle n'entamera son cheminement vers l'analyse qu'en assurant sa marche au bras du Stagirite. La sobriété et la rigueur de son découpage du réel soutiendront la progression des nouveaux naturalistes parmi le fatras des légendes et le foisonnement des données qu'ils découvrent.

(4) Conrad Gesner, lorsqu'il composa son *Histoire des animaux* fit appel aux savants contemporains leur demandant planches et observations afin de réduire l'opaque multiplicité de la vie et de poser un prudent jugement de valeur sur l'érudition ancienne ou la lumière de l'ultime avancée de la recherche. Parmi ceux-ci on retrouve notamment ses amis Pierre Belon du Mans (1517-1564) le voyageur, et Guillaume Rondelet (1507-1556) le médecin, tous deux savants naturalistes, qu'il avait rencontré lors de son séjour à l'université de Montpellier, juste avant son doctorat en 1541. C'est d'eux surtout qu'il tire l'essentiel de son Ichtyologie, reproduisant intégralement leurs traités. Belon avait publié le sien en 1551. Il reprendra le sujet en latin en le complétant en 1553. Rondelet lui, attendra 1554 et 1555 pour mettre au jour son grand traité en deux parties sur les poissons. Belon publiera encore en 1555 son *Histoire de la nature des oyseaux*. Tous ces ouvrages étaient par ailleurs enrichis de très belles planches gravées qui eurent une telle fortune auprès du public qu'on en fit de nombreuses éditions séparées. Il n'est pas inopportun de remarquer que Gilles Corrozet sera de ceux qui éditeront ces travaux — notamment le dernier cité de Pierre Belon —. Son intérêt pour les sciences naturelles est donc affirmé, toutefois, son métier même l'amenaît aux plus larges horizons. Aussi cet intérêt, par ailleurs postérieur à l'ouvrage que nous étudions, n'empêche-t-il pas l'*Hécatomgraphie* de demeurer le livre d'un «honneste homme», empreint de la morale et de la science des gens.

phili (8) faisait rêver, plus loin encore et depuis si longtemps, dansaient les lignes mystérieuses et sages des hiéroglyphes (9). Guillaume de La Perrière, en 1539 seulement, venait de confier à Denis Janot l'attentive impression de son *Theatre des bons engins, auquel sont contenuz cent Emblèmes moraux* (10).

1540, le collaborateur de Janot précisément, Gilles Corrozet, fait paraître dans cette même maison l'*Hécatomgraphie, C'est-à-dire les descriptions de cent figures et hystoires, contenant plusieurs Appophtegmes Proverbes, Setèces et dictz tant des Anciens que des modernes*. 1540, un petit ouvrage précieux, aux gravures très fines (11), hésite entre la science naturelle, la philosophie morale et le livre d'image, un petit in-12° qui compte une proportion de 43 % d'emblèmes animaliers sans être pour autant comparable aux *Centuries* d'un Camerarius, figures tératomorphes données par un naturaliste issu d'une famille de naturalistes, de médecins et d'hommes de lettres (12).

Aussi peut-on, au fil des «dictz» et des sentences, chercher l'âme des animaux; lier entre elles les plus sombres et regrouper les positives, les rassembler et les disjoindre, faire glisser les caractères, comme on fait d'un jeu de tarots, pour lire entre les mots et les figures la structure qui coupe l'univers du réel dans le même moment qu'elle répartit l'espace moral. Et retrouver un homme, une pensée qu'informe la Pensée de son siècle et de sa société. Car pour assigner à chaque animal une place,

(8) Parmi les divinités tutélaires auxquelles se réfèrent tous les emblématiciens figure en bonne place le *Songe de Polyphile* de Francesco Colonna, un des plus beaux in-folio à gravures du XV^e siècle dont nous devons l'édition princeps aux presses des Aldes. Écrit en italien en dépit de l'intitulé latin, il fut traduit en français en 1546. Roman-poème platonisant, il ne répond pas aux strictes exigences de l'emblème — «On peut néanmoins communément réduire ses parties à Trois qui sont la peinture, la sentence et les vers.» Menestrier (Cl. F.), *op. cit.*, p. 50 — mais à sa définition fondamentale de «représentation symbolique dont l'application ingénieuse expliquée par une sentence ou quelques vers exprime quelque enseignement Moral ou sçavant.» *Idem*, p. 16.

un rôle, un message et sa qualité, il a fallu posséder, recevoir ou concevoir une cosmologie complète où l'homme se situe soi-même au sein des choses, des bêtes et des autres hommes.

Si, *a priori*, l'on ordonnait l'ensemble des animaux-signes en fonction de la classification de Gesner — il n'y a pas réel anachronisme (13) — on les verrait bientôt se bousculer dans la colonne des quadrupèdes vivipares : 14 espèces différentes dont aucune ne reste nominalement indéterminée. Ils s'éparpilleraient dès la colonne des oiseaux qui ne compte plus que 8 espèces variées si l'on y intègre le vague « rapace » de l'E. 30 (14), l'oiseau que sa noirceur situe, mais qui n'est nommé ni dans la sentence, ni dans les vers de l'E. 9, et si l'on reprend sous une seule espèce les 5 appellations « oiseau(x) » des emblèmes 2, 56, 69, 80 et 93. L'ordre des insectes — pour autant que l'on accepte avec indulgence cette terminologie bien empirique — ne délivre plus que 6 espèces différenciées, en y comprenant les vers sépulchraux des emblèmes 24 et 92, les escargots des emblèmes 20 et 37, et la simple nomination « insectes » sans autre précision des emblèmes 10 et 11. Les reptiles ne sont représentés que par le signifiant très imprécis de « serpent » (E. 23, 36, 55, 58, 93), et les sauriens, alors quadrupèdes ovipares, par un crocodile et un lézard (E. 23 et E. 58). Quant aux aquatiques, les quatre symboles qu'ils permettent ne comptent que 3 animaux mythiques ou semi-mythiques (hydre E. 65, lièvre marin E. 38, 39, 47 et remore E. 25) pour un réel (dauphin E. 40).

CATÉGORIES DE L'HISTORIA ANIMALIUM	NOMBRE TOTAL D'ESPECES DIFFÉRENTES citées dans l'Hécatomgraphie	NOMBRE D'ESPECES NOMINALEMENT DÉTERMINÉES	NOMBRE D'ESPECES INDÉTERMINÉES
Quadrupèdes vivipares	14	14	0
Quadrupèdes ovipares	2	1	1
Oiseaux	8*-9	5-6	3
Poissons et aquatiques	4	3**	1
Reptiles	1	0	1
Insectes	6	3	3

* Il demeure encore un griffon auquel nous reviendrons plus bas et que nous ne savons trop où ranger. On serait tenté de le classer parmi les oiseaux car l'aigle est certes en lui le caractère dominant, et de plus, l'iconographie nous livre plusieurs curieux nids de griffons. Cf. Charbonneau-Lassay, *Le Bestiaire du Christ*, Bruges, Desclée de Brouwer, 1940, chap. 52, pp. 364-377. Dans ce cas précis, il a d'ailleurs valeur de justice transcendante. Toutefois, comme il s'agit d'un animal légendaire, on pondérera la valeur de sa détermination.

** Il faut nuancer l'appréciation de ce chiffre par la proportion d'éléments légendaires : 3/4.

En résumant l'esprit de chaque emblème, en analysant la pensée de chaque sentence, on est en mesure de déterminer les zones morales de qualités et vertus, de défauts et nuisances accordées à chaque animal par Corrozet.

Or, si les catégories qui président à la division en livres de *l'Histoire des animaux* de Gesner ne s'adaptent pas parfaitement aux quatre éléments, la philosophie enseignée pour sa part relève assez rapidement leur simple structure.

l'évocation de l'espérance, de la lumière et de la joie qui doit suivre la tristesse. Son pôle négatif nous ramène au feu dévorant et à l'imagerie de la guerre où s'engloutissent les vies des inconséquents, figurés ici par six papillons (18).

Cependant, cet équilibre des pôles de valeurs ignorées n'interdit pas d'y percevoir essentiellement un élément dangereux. Si le feu de la guerre possède aussi le faux éclat de la gloire, le feu d'espérance, bien proche du feu d'alchimie, est aussi le feu du forgeron.

« Tout ainsi la joye succède
A la douleur dont elle procède.
La forge en fait la clière preuve;» (19)

Pour la créer en lumière, il détruit la substance.

Nos feux emblématiques se présentent donc comme des vecteurs d'origine chtonienne dont le jumelage avec des figures entomo-morphes s'explique aisément. En effet, l'insecte — scorpions des E. 8 et 60, vers sépulchraux des E. 24 et 92, ou escargot naturellement cavernicole E. 20 et 37 — est chez Corrozet associé à la terre et à la mort. Son origine fut parfois attribuée à une génération spontanée, c'est-à-dire, au sens strict, sortie du néant ou de la matière inerte; mais le plus souvent, on attribue le privilège de leur génération aux cadavres de toutes espèces. L'abeille d'ailleurs n'échappait pas à cette règle, tout au plus lui accorda-t-on de surgir des restes d'un animal noble (20). Quelle que soit donc leur charge symbolique individuelle, coléoptères, diptères ou lépidoptères, tous sont des animaux de sous la terre ou du ras de terre (21) dont l'aile, curieusement, double la négativité.

Car, pour Corrozet, l'aile et les animaux d'air, loin de porter glorieusement l'apanage de leur vol, répètent aux hommes la sottise de la dé-mesure (22). Du papillon que sa légèreté conduit droit à la flamme, à l'hirondelle que guette la pierre d'un paysan las de son bavardage (23), on ne trouvera aucune forme de transcendance. Du vol d'oiseaux que repaît seule la libéralité et la paix de Dieu (24), à celui qu'eni-

(18) Cf. *infra*, l'air, n. 23.

vrent le plaisir et la liberté (25), on ne verra qu'inconsistance et abandon à l'instant. L'aile informe tout au long de ces pages l'absence propre et figurée de gravité. Tous les oiseaux de l'*Hécatomgraphie* si l'on en excepte trois dont la divergence s'explique aisément, portent les signes d'irresponsabilité et d'irréflexion. La première de ces singularités nous vient tout droit de l'antiquité : il s'agit de la figure d'un corbeau – du moins croyons-nous pouvoir l'identifier à cet oiseau par la couleur et par la taille – à l'emblème 9 «Amour ne se peut celer». Il n'est nommé nulle part dans le texte, mais se tient à la gauche d'une figure de femme qu'on nous dit «(...) esgarée / De son ami trop rigoureux, / (...)». La tradition de mauvaise augure attachée à l'oiseau senestre et noir paraît donc ici prépondérante sur une imagerie repensée sinon par l'auteur du moins par l'époque. Le second problème est soulevé par la pie à qui l'on attribue la prudence – vertu, s'il en est, opposée à sa «nature» d'oiseau pour autant qu'on en croie la réputation emblématique de ses frères de race. On attribuera sa faveur à ce qui l'a toujours fait la compagne de l'homme (26) : la parole. Car posséder la langue, au XVI^e siècle surtout, c'est posséder un peu la sagesse et l'esprit. La pie est donc raisonnable avant que d'être oiseau. C'est un rapace enfin, qui déroge à l'interprétation que Corrozet semble donner de la gent ailée (27). Cet «oyseau de proye en cerchât sa pasture / Treuve les faõns du plõgeon dess' l'eau, / manger les veut (...)». Sa fonction de prédateur oblitère ici sa nature première, ainsi qu'il arrive souvent pour ces espèces. Ce n'est pas en lui, l'ami de même race, que les poussins trouveront leur secours mais en l'«estrangle». Et l'estrangle, c'est l'eau.

L'eau, c'est l'inconnu, l'infini de la mer qui sans cesse dessine les dangers du monde (28). Et parce que la mer est l'inconnu et l'infini des possibles, elle est aussi le lieu des monstres et des animaux fantastiques.

«(...) car les semences et les embryons s'y [dans la mer] confondent et s'agglomèrent de multiples façons (...)» (29).

Un même caractère unit ces êtres polymorphes issus du même milieu : la puissance. Puissance maléfique de l'hydre (E. 65) et du serpent (E. 23), puissance mortelle du lièvre marin (E. 38, 39, 47), puissance encore de la remore (E. 25) et du dauphin (E. 40). Et c'est par cette même vertu que le griffon (E. 86) appartient plus à l'univers des monstres qu'à celui des oiseaux ou des quadrupèdes dont il est un curieux avatar. Il est au-dessus des querelles intestines, au-dessus du royal orgueil léonin et de la soumission du chien, il est la puissance de Dieu (30). Il demeure cependant que le griffon est le seul monstre où s'hypostasient la gloire et les pouvoirs bénéfiques du Christ, et que ce monstre n'est pas marin. Le seul fantasma aquatique qui puisse lui être comparé (31) reste le «petit poisson» du vingt-cinquième emblème, qui «peut arrêter un grand navire» et qu'on identifiera sans peine à la remore. Mais elle qui, si petite, est assimilée par Corrozet à la «bien petite langue (...)» qui

«a vertu de pouvoir rompre et fendre
Par sa douceur une ire furieuse»

n'est positive que contre l'eau. Il en va de même pour le lièvre marin, qui pour être ordinairement rare en symbolique, n'en n'est pas pour autant inconnu (32). De Pline,

Coll. des Universités de France, sous le patronage de l'Association Guillaume Budé, Paris, Belles Lettres, 1955.

(30) Le lion solaire appartient aux plus importantes et aux plus répandues des divinités pré-chrétiennes, mais il apparaît assez tôt que le corps de l'animal se polarise. La tête et le poitrail centralisent les éléments sacrés dont l'arrière-train n'est plus que le support terrestre. Et comme le lion portait déjà en lui le conflit de ses deux natures, il se forme à ses côtés un animal ouvertement hybride qui constitue une réduplication surdéterminée du symbole. A cet avant-train rayonnant se substitue le profil et l'envergure de l'aigle. La distance s'est creusée entre ces deux moitiés de corps qu'on accole difficilement : l'arrière-train n'est plus que terrestre, la face n'a rien perdu de sa superbe et a gagné en signifiants de transcendance. Il est donc normal que le griffon, né près de l'Assyrie, ait troqué au Moyen Age ses attributs païens pour l'apparat d'un Christ combattant et céleste. C'est avec ce sens qu'on le retrouve à l'emblème 86 de l'*Hécatomgraphie*. «Pardonnez aux vaincus et querroyez les orgueilleux». Un Christ impérial, et bien pro-

Corrozet a retenu toute la charge malfaisante de l'animal. L'homme qui s'en saisit en meurt, même si le sort en réserve autant au péché qu'au pêcheur (33). Et dans l'emblème 47 «Peril et danger de *tous costez*» (34), il constitue l'affreuse métamorphose du fatum, le dernier et le plus inattendu des avatars du destin. En effet, le lièvre poursuivi par les chiens, se voit en fin détruit et confondu par un être qui est à la fois son semblable formel autant qu'onomastique et sa contre-partie élémentaire (35). Le seul enseignement positif que délivre le lièvre marin, il le délivre contre l'eau, quand au rebours de l'E. 47, à l'E. 38, il s'en sépare pour devenir le prévoyant.

«Se ung lievre marin sent venir
Sur mer la tempeste et tonnerre
Incontinent se met à terre
Pourvoyant au temps advenir,»

car «fault cuitier mauvaise fortune». Mais tout ce qui est en mer et avec la mer se distord irrémédiablement et vire au noir, jusqu'au dauphin si philanthrope, et ce depuis l'antiquité, qui, sous le pied de la fortune, assiste de sa propre mouvance l'instabilité de la sphère (36). Rien ne s'accorde à l'image aquatique de l'*Hécatomgraphie* comme l'hydre insaisissable et multiple, aux sept maléfices près à sept fois se renouveler (37). «Ains est bien mieux dessus la terre verte» (38).

d'avant en arrière ses cornes allongées et aplaties comme des oreilles.»

Si nous nous reportons aux planches de l'*Histoire des animaux* de Gesner, nous découvrons une masse informe très différente de la gravure hécatomgraphique. Mais il fallait à l'auteur de cette dernière s'accrocher aux noms plus qu'au réel pour réaliser une composition qui garde une vraisemblance suffisante. Saint Augustin déjà estimait, au-delà du réalisme du signe et de son adéquation au fait, l'importance de la chose à exprimer.

(33) G. Corrozet, *op. cit.*, E. 39. «Qui nuist à aultruy, il nuist à soi-même.»

«L'hôte qui veult le lièvre marin prédre
Tout aussi tost qu'il le vient à toucher
Mort et transy on le void treshucher (...)»

Pour sa part, la terre, quantitativement la mieux représentée, laisse voir une structure moins monolithique que celle des trois autres éléments. La faune qu'elle soutient se subdivise moins en chasseur et chassé, en domestique et sauvage, ou en nocturne et diurne, qu'en animaux doux et bêtes féroces. On ne peut d'ailleurs créditer le seul Corrozet de cette répartition qu'Hélène Naïs dit apercevoir à travers tout l'aspect moral des descriptions animalières dans la poésie française de la Renaissance (39). Qu'il s'agisse de l'antinomie coutumière des brebis et du loup (E. 51) ou de l'agneau et du lion (E. 35), ou bien encore, et plus significativement de l'opposition du renard (40) et du lion (E. 54), tous les couples s'ordonnent selon les concepts de l'agression ou de l'acte et de l'attente ou de la fuite passive. Ainsi, selon leur fonction au sein de l'emblème, les valeurs d'un même animal peuvent s'inverser comme en témoignent les utilisations du chien (41). Ainsi la terre, non exempte du principe malin, enferme-t-elle précieusement la mystérieuse grâce du bien et du jour.

La superposition des résultats de nos deux hypothèses successives éclaire un univers secrètement hostile. Le mode de son message moral isole le concept de la supériorité humaine sur l'animal. Hors les symboles christiques les plus usés, le monde des bêtes enseigne essentiellement par la négative ce qu'il ne faut pas faire. Les quelques espèces profanes de bon conseil confortent l'homme en sa position par l'apophtegme implicite ou sous-entendu : ce que l'un peut, l'autre le peut aussi, les capacités de l'homme égalent au moins celles de l'animal (42).

De sorte qu'on discerne moins une cosmologie élémentaire qu'une stratification de l'univers en zones valorisées en fonction de leur rapport à l'homme. Déjà,

(39) H. Naïs, *op. cit.*, p. 435.

« (...) les animaux sont divisés en deux groupes : ceux qui ne peuvent que se défendre, ceux qui peuvent attaquer. »

(40) Le regard, quoique redoublé par lui-même, incarne chez le lion le yeux du plus petit. Et

centre du monde, au-delà duquel Dieu règne encore, tout ce qui n'est pas lui est péché. La chaîne zoologique, comme la Nature d'Aristote, s'ordonne selon une gradation linéaire qui affirme une perfectibilité progressive dont l'homme est le terme comme il fut le terme de la Genèse (43).

On ne peut guère parler ici du règne minéral en d'autre terme que celui de support, un soutien ferme et salutaire pour l'homme, une sorte d'espace intérieur, de bulle résistant aux espaces astraux comme aux gouffres des océans, un sol qui devient le juste milieu et le centre de gravité de l'étendue. De même, l'âme végétative, relative aux plantes et aux zoophytes (44) dans l'échelle aristotélicienne ne concerne-t-elle l'*Hécatomgraphie* qu'en tant que terminus a quo de la stratification dont l'âme intellectuelle constitue le naturel aboutissement. De l'une à l'autre, l'âme sensitive suscite et oriente la dynamique animale. Si loin de l'homme les flots entraînent tous les animaux mal connus, inconnus, ou légendaires dont la puissance n'a d'égal qu'en la nuisance de leur élément. Bien loin encore, tous ces rampants, si bas qu'ils restent sous la terre, si près des abîmes qu'ils n'ignorent pas le feu, gardent avec les astres de magiques affinités (45), et se font les valets de la mort (46). Et tous ceux-ci ne sont guère mieux connus que leurs frères aquatiques. Parmi le million d'espèces aujourd'hui dénombrées, même parmi les quelque cinq cents planches de Gesner et Muffet, Corrozet n'en exploite que six : deux insectes à société très familiers, l'abeille et la fourmi, un nom générique pour une espèce remarquable — le

(43) Les fondements bibliques de ce découpage des êtres allaient bientôt être étalés au grand jour par Du Bartas. *La Sepmaine ou Creation du Monde de Guillaume Salluste, Seigneur Du Bartas*, publiée en 1578. Il s'agit de la première *Semaine*, Du Bartas reprendra encore sous le titre curieux de *Deuxième Semaine* tous les événements de l'Ancien Testament. En six ans ce poème connut trente éditions, fut traduit en latin, en espagnol, en italien, en allemand et en anglais.

(44) Rondelet et Belon désignent par ce terme les animaux marins que leur forme, sinon leurs mœurs, rattachait plutôt au règne végétal (éponges, anémones de mer, etc.).

(45) Ainsi, le scorpion du huitième emblème est bien le scorpion astral, glissé sans hésitation parmi les êtres matériels qui peuplent notre globe. La gravure nous le montre très éloquemment perché sur les genoux d'une jeune femme que ce commentaire :

papillon —, un animal venimeux d'ailleurs transmis par la tradition astrologique orientale — le scorpion —, et enfin, le ver et l'escargot dont le graveur fait un cavernicole. La zoologie contemporaine a détaché les deux derniers de leur classement primitif pour les réinsérer dans leurs familles respectives. Plus près de l'homme, l'oiseau (47), aux individus déjà mieux différenciés dans le champ du savoir biologique. Et enfin, les cousins terrestres, les quadrupèdes ses voisins, tous nommés sans erreur pour les quatorze que l'auteur nous cite, et dont le message de vertu demeure quasi un privilège (48).

Mais cette simple division concentrique et verticale du monde serait incomplète si l'on n'y distinguait des critères secondaires de polarisation, au sein du groupe terrestre d'abord, et qui s'étendent aux relations des groupes entre eux.

Dès que Corrozet représente des couples d'animaux, leurs rapports, au-delà des limitations écologiques premières, s'organisent selon trois types de schèmes parfaitement homologues. On les déterminera par les trois paires factorielles fort / faible (49), gros / petit, bête / malin. Celles-ci recouvrent en effet l'opposition mal / bien qu'on décelait comme seul critère d'aménagement de la catégorie des quadrupèdes vivipares, mais leur pertinence s'étend aux autres divisions animales. Qu'il s'agisse respectivement du loup et de l'agneau (50), de l'aigle et de la fourmi (51), de l'éléphant et du serpent-dragon (52), tous ces affrontements se résolvent en la faveur du moindre. Morale chrétienne s'il en est,

(47) Belon fera en 1555 dans son *Histoire de la nature des Oyseaux*, Paris, Cavellat, une anatomie comparée de l'homme et de l'oiseau pour en montrer les affinités.

(48) L'escargot, nous le verrons, fait exception à cette règle.

(49) Il est à noter que les éditeurs de Pline décèlent dans son œuvre des classements embryonnaires, esquissés, partiellement suivis puis abandonnés pour d'autres. Il semble bien que la compilation et l'énonciation de l'*Histoire Naturelle* stricto sensu — on sait que les 36 livres de l'œuvre couvrent aussi notre médecine, notre géographie humaine et physique, une géologie et une astronomie, le tout assorti de conseils d'économie générale et domestique — réponde essentiellement à une ordonnance du plus grand au plus petit, correspondant à une valorisation plus

«Mais fault user de sagesse et prudence (...)»,
 «on ne doit point tant seulement contendre
 avec les grands, mais avecq les petis (...)»,

car

«force n'est pas toujours requise, (...)»
 «subtilité est plus exquise,»

mais aussi morale des gens, bien apparentée à la fable et à ses lointaines origines. Corrozet d'ailleurs, traduisit et adapta les *Fables du tres-ancien Esope Phrigien* et les publia en 1542 (53).

Cependant, jamais ces découpes du vivant et du moral ne se soutiennent en une forte cohérence, jamais leur structure n'est parfaitement continue, et il paraît que la cause principale de leur perturbation réside dans la diversité des origines de l'image. La théorie de la *picta poesis* (54) est loin d'être complètement édifiée, celle de l'emblème ne se connaît pas encore. On retourne aux Anciens avec les premiers humanistes, mais on n'a pas oublié le symbolisme christique médiéval, et l'on mêle à chacun la propre expérience de l'individu qui se libère et qui pose un regard différent sur ce qu'on lui a, jusqu'alors, dérobé. Au confluent de ces sources encore vives naît un amalgame où surnage intact un symbole antique, où se voit parfois un curieux hybride, où surgit un symbole presque neuf. C'est ainsi que nous demeure en deçà de toute appréhension globale de l'univers animal, le corbeau des augures romains (E. 9), les abeilles de la prospérité impériale (E. 11), l'hydre de Lerne (E. 65), et bien des anecdotes animalières dont nous relevons les traces dans Pline plutôt que dans les avatars du *Physiologus* (55). C'est ainsi que le doux agneau

Un iour vouloit à L'éléphât cōbatre,
 Et ne povant par sa force l'abatre,
 Sa queue autour ses iambes entortille.»

(53) *Les Fables du tres-ancien Esope Phrigien, premierement escripte en Graec, et depuis mises en Rithme Française*. Avec privilege du Roy, 1542. A Paris en l'imprimerie de Denis lanot

trionphant incline pour jamais le lion païen sous sa patte (E. 35), que le « vainqueur est surmonté par le vaincu » (E. 36) comme le Christ ressuscité ⁽⁵⁶⁾, que la remore antique devient la bonne parole ⁽⁵⁷⁾ et que les démêlés du crocodile avec son plus mortel ennemi prennent une curieuse allure. En effet, le vingt-troisième emblème « Contre les flatteurs » n'est qu'une probable métamorphose de la vieille légende chrétienne qui assimile l'hydre du Nil à Jésus-rédempteur et ressuscité. Cette légende voulait que le crocodile, figure de l'enfer et de la mort, par l'impressionnante importance de sa gueule et sa terrible efficacité, fut vaincu par un mince serpent qui s'insinuait entre ses crocs pendant son repos au soleil et qui ressortait par son flanc, après l'avoir mis en pièces. Ce serpent baptisé hydre — comme tous les reptiles d'eau — figura le Christ qui, par la croix, descendit aux enfers d'où il ressortit vainqueur de la mort ⁽⁵⁸⁾. L'anonyme « serpenteau » qui « tue le Crocodile » si remarquablement, et que l'on confondit peut-être avec la mangouste-ichneumon, est sans nul doute possible l'hydre du Nil. Mais les valeurs des deux partenaires se sont inversées sans nulle adéquation avec les schèmes que nous avons décelés, ni avec la légende. La morale de cour marquée infléchit probablement la positivité de l'ophidien sous l'influence de son autre valeur biblique, beaucoup plus puissante, qui l'assimile à Lucifer le tentateur. La complexité et le désordre de cette structure symbolique atteste la diversité métaphorique du recueil. Si l'on ajoute à cet appareil imagier la surenchère de symboles nouveaux allant de l'écureuil bien avisé, capable de mettre tout à profit (E. 67), aux moutons « tondu deux foys lan » (E. 84), en passant par l'avidité du chien (E. 3), vue d'un regard dégagé de la vènerie, on percevra le foisonnement et la pleine richesse de *l'Hécatomgraphie*.

Les cent emblèmes élaborent une structure édifiante, mouvante et plurielle, où la maxime impose une place pour chaque chose et surtout chaque chose à sa place. Qu'elle soit celle du chien asservi au lion qui se doit plier à Dieu (E. 86), ou celle des oisillons abandonnés au cours secourable de l'eau (E. 30), la parole qui nous vient est un mot de soumission. A sa perception de la condition d'homme

passivité, un homme à la tête basse, la conscience douloureuse de la finitude et des limites d'une hiérarchie sociale acceptée (59).

Cette doctrine morale fondée sur l'acceptation de Dieu, du monde et des hommes s'appuie elle-même sur une valorisation des figures de repli, le hérisson (E. 17) et l'escargot (E. 20). On serait tenté d'apercevoir dans la proche réduplication de ces deux cercles, l'esprit de tout un livre et de tout un genre. Gloire donc à ces deux petits armés et sages, dont un — l'escargot — cristallisait si parfaitement par sa forme la pensée du retrait, qu'il méritait d'échapper à la catégorie des insectes auxquels Gesner le promettait (60). Cette philosophie s'applique aussi l'interdit du silence et vitupère contre la classe bavarde et folâtre des oiseaux (E. 4 et E. 44). Sous François I^{er} l'éclatant, elle garde tous les stigmates du XV^e siècle (61) et de ses craintes, le monde (E. 7, 38, 40, 45, 46, 70, 83, 87, 91), la guerre (E. 5 et 75), la mort (E. 24 et 92) et l'adversité (E. 41, 47, 99), protéiforme et omniprésente (62). Ses catégories biologiques superposées sont la projection d'un univers social fortement hiérarchisé, presque encore féodal. Et pourtant ...

Çà et là, furent de la grille textuelle la lassitude des impôts (E. 84) et l'hydre des procès, qui affirment la poussée de la puissance marchande. De celle qui, dans les villes, déploie les premières stratégies élaborées de l'«économie» (E. 67) et s'assimile à l'écureuil, de celle qui préfère la prudence du renard à la force du lion (E. 54), la victoire du serpent à celle de l'épée (E. 36). La morale de Gilles Corrozet, c'est le message encore timide de la bourgeoisie, la condamnation d'Icare (E. 66), l'affirmation que l'être n'est ni ange, ni bête, et que s'il veut faire l'ange ...

Corrozet, avant Charron (63), c'est l'homme du milieu.

SOMMAIRE

<i>Hommage à André Vandegans</i>	5
Présentation : « Le Livre écrit en dedans et en dehors » ou De l'Histoire littéraire. Par Pol-Pierre GOSSIAUX	9
Gilles Corrozet. Tradition de l'emblème, taxonomie zoologique et morale de l'espace. Par Lucienne STRIVAY	25
L'Académie Française du temps du Cardinal de Richelieu. Par Claudette DELHEZ-SARLET	41
Esthétique de la cruauté et Droit Naturel. (Les dilemmes de l'Abbé Dubos (1719) et la crise de l'échange au début du XVIII ^e s.). Par Pol-Pierre GOSSIAUX	61
Défense de l'Histoire Littéraire : le cas de Robert Challe. Par Frédéric DELOFFRE	83
La mort de Balzac saluée au Vaudeville. Détails et circonstances d'une oraison funèbre inattendue. Par Jean-Marie D'HEUR	93
Avez-vous lu Chalupt ? Par Raymond POUILLIART	117
Nouvelles recherches sur Michel de Ghelderode et Camille Lemonnier. Par André VANDEGANS	133